

CHAPITRE II

Mort du Révérend Père Micquignon.-Le Révérend Père Supiot lui succède.-Suppression des C Congrégations religieuses.-Les P'eres de la Compagnie de Marie et les Filles de la Sagesse sont obligés de fuir et de se cacher.

Le Père Micquignon avait succédé au Père Besnard. Il était du diocèse d'Amiens, Entré dans la Compagnie de Marie en 1768, il fit, cette année-là même, sa première mission à Vieilleville, dans le diocèse de Nantes. L'année suivante, après trois ou quatre missions, il fut placé à l'hôpital St. Louis-de La Rochelle. Il s'acquitta de sa charge d'aumônier avec autant d'intelligence que de zèle et de piété, depuis le mois de mai 1769, jusqu'au mois de juin 1775. Rentré à St. Laurent, il reçut, paraît-il, un emploi qui le retenait souvent à la maison-mère; il put cependant assister encore à bon nombre de missions.

Elu général, il entreprit la visite des établissements des Filles de la Sagesse, et commença

par ceux de Bretagne. Partout, il fut reçu avec joie et reconnaissance, partout on lui témoigna un profond respect et un religieux attachement; partout aussi, il édifia par sa modestie, sa douceur, son humilité, sa charité et toutes ses autres vertus. Les brebis, qui entendaient déjà gronder l'orage, avaient besoin d'être rassurées par la voix et la présence de leur pasteur. De

Bretagne, il se dirigea vers Orléans, où il laissa écrit, à l'établissement de Notre-Dame-du-Chemin, aujourd'hui Sainte-Croix, des avis pleins de sagesse.

Dès le commencement de 1790, le pieux supérieur apercevant les dangers qui menaçaient l'Eglise et la France, fit entendre le cri d'alarme au milieu du troupeau que la Divine Providence lui avait confié. Il adressa à toutes les Filles de la Sagesse une lettre circulaire, dans laquelle il leur donnait, avec l'affection d'un père et la fermeté d'un confesseur de la foi, tous les conseils dont elles pouvaient avoir besoin. Cette lettre est du 6 janvier: nous en citons quelques extraits; ils nous font connaître les pensées et les sentiments du vénéré supérieur et de ses missionnaires, ^{et nous révèlent} ~~qui ne faisaient qu'un avec leur chef,~~ et sous quel jour ils entrevoyaient les événements qui menaçaient.....

"Il n'est sans doute aucun temps, leur disait-

il, où je ne lève les mains au Ciel, pour attirer sur vous ses faveurs; car, Dieu en est témoin, je vous porte sans cesse dans mon coeur, et vous faites l'objet continuel de toutes mes sollicitudes. Mais de nouveaux dangers, que la nouvelle année semble vouloir faire éclore, les maux qu'elle nous présage par les circonstances qui l'accompagnent, en ajoutant à mes craintes et à mes alarmes, fournissent aussi un nouvel aliment à mon zèle, et fixent l'objet des vœux que je dois faire pour vous au Seigneur, dans les tristes commencements de cette année.

"C'est surtout sur le dépôt précieux de la foi que j'en dirige tout l'essor; c'est pour la conservation de ce trésor, qui fait le principe de toutes vos bonnes oeuvres pour le présent, comme le fondement de vos espérances pour l'avenir, de cette foi qui est la vie de vos âmes et sans laquelle vous ne pouvez plaire à Dieu, de ce trésor, de toutes ces richesses des vraies Filles de

la Sagesse, c'est, dis-je, pour sa conservation que je prie, que je gémis, que je porte, sur l'autel de Jésus-Christ, des vœux brûlants de l'amour, dont je suis animé pour les intérêts de votre salut.

"A Dieu ne plaise, que je suspecte votre fidélité et la fermeté de votre foi! Je vous rends de bon coeur le témoignage que, jusqu'à ce jour, vous l'avez conservée pure et intacte, et que vos dispositions pour l'avenir répondent à celles du passé. Ce témoignage, gravé dans mon coeur par la reconnaissance que j'ai de votre fermeté dans la foi, fait aujourd'hui ma plus douce consolation.

Mais après que Notre-Seigneur lui-même nous avertit de prendre garde de déchoir, quelque fermes que nous soyons, ne dois-je pas craindre, dans un temps où les jours sont si mauvais, où tout est tentation, où tout est écueils et scandales? Oui, sans doute, le premier choc vous trouvera inébranlables, et ce n'est pas non plus celui que je

grains; vous direz généreusement dans les beaux jours de la ferveur de votre foi: "Allons et mourons avec lui!" Mais ce que j'ai lieu de redouter, ce sont les atteintes que pourront lui donner, à la longue, le commerce et les rapports indispensables avec un monde aujourd'hui si perverti dans la foi; ce sont ces discours empoisonnés du libertinage de l'esprit, ces maximes erronnées en matière de religion, que l'assemblage de quelques vertus sociales, ou l'ostentation de quelques bonnes oeuvres rendent encore plus insidieuses; c'est surtout la défection.... Que dis-je? oui, je le dirai, mais avec un déchirement de coeur que je ne puis vous exprimer, oui, surtout la défection de ceux qui devraient être vos maîtres dans la foi; c'est, en un mot, l'exemple des faux frères qui vous mettra le plus en danger.

"Tout en eux est contagieux et pernicieux; le poison qu'ils exhalent se glisse sous l'enveloppe d'une piété apparente et s'avale sous l'appât de quelques paroles d'édification, et ainsi

il opère insensiblement ce que le choc d'une persécution violente, le fer, le feu, toutes les tortures des bourreaux les plus cruels n'auraient pu faire. L'on se fait peu à peu au langage et à la manière de penser des personnes dont on approche, surtout quand elles se couvrent de la peau de brebis; leur foi devient moins suspecte; l'on perd bientôt l'intégrité de la sienne, et l'on cesse d'être l'enfant de Dieu et de l'Eglise.

"Ah! plutôt tout perdre aujourd'hui, et tout à la fois, biens, santé, réputation, état même, que de perdre jamais cette auguste qualité que nous donne la foi! Plutôt vous voir périr et ensevelies dans une commune ruine avec tant d'Ordres illustres, peut-être, hélas! mais heureusement victimes de leur foi!

"Mais non, je conçois de vous des espérances plus consolantes. Le Seigneur conservera votre Congrégation; et vous, vous conserverez aussi, à l'aide de sa grâce, l'intégrité de votre foi, si

vous êtes attentives, comme je n'en doute point, aux avis que je vais vous donner. Recueillez-les de mon zèle, de mes sollicitudes et de mon affection pour vous."

Dieu ne voulut laisser voir à ce vénérable supérieur qu'une partie des maux qu'il avait annoncés à ses religieuses et dont il ne cessait d'entretenir ses missionnaires. Dans les premiers jours de 1792, il fit un voyage à La Rochelle, et il y mourut, le 18 janvier. Sa fin fut certainement avancée par l'impression, extrêmement vive, que produisit sur lui la vue des profanations de cette époque désastreuse. Il ne pouvait entendre sonner la messe d'un prêtre assermenté, sans en frissonner. "Encore un sacrilège!" s'écriait-il avec l'accent de la plus profonde douleur, encore un sacrilège!"

Aussitôt après la mort du Révérend Père Micquignon, on lui donna pour successeur le Père Supiot, né à Ancenis, et âgé de 61 ans. Il apparté-

nait à la congrégation depuis 1758, et il avait
 évangélisé un grand nombre de paroisses, jusqu'au
 moment où la voix des apôtres de Jésus-Christ
 fut contrainte au silence. Dieu lui réservait de
 grandes douleurs. Il a vu sa maison envahie, pil-
 lée, incendiée par les ennemis de la religion et
 de la société; ses missionnaires, dispersés, quel-
 ques uns d'entre eux massacrés. Il a vu plusieurs
 de ses Frères ~~égorgés~~ égorgés, empalés ou fusil-
 lés. Il a vu la maison de la Sagesse deux ou trois
 fois incendiée, les religieuses obligées de fuir
 et de se cacher, un grand nombre d'entre elles em-
 prisonnées, mourant de faim et de misère, plusieurs
 égorgées lâchement par d'indignes soldats, quel-
 ques-unes portant leur tête sur l'échafaud. Quels
 coups terribles pour le coeur d'un père!

Les ennemis de Dieu et de la religion, se
 voyant au pouvoir, s'étaient hâté de commencer
 leur oeuvre de destruction, en frappant le clergé
 catholique. La Constitution civile, imposée au

clergé, était le moyen que l'enfer leur avait inspiré, pour jeter le trouble et la confusion dans les rangs des ministres d'une religion, dont ils désiraient la ruine. Les communautés religieuses devaient avoir leur tour; il ne tarda pas à venir. Le 18 août 1792, l'assemblée nationale rendit un décret de suppression de toutes les congrégations religieuses de France. Voici l'étrange considérant de ce décret tyrannique: "L'assemblée nationale, considérant qu'un Etat vraiment libre ne doit souffrir dans son sein aucune corporation, pas même, celles qui, vouées à l'enseignement public, ont bien mérité de la patrie, et que le moment, où le corps législatif achève d'anéantir les corporations religieuses, est aussi celui où il doit faire disparaître à jamais tous les costumes qui leur étaient propres, et dont l'effet serait nécessairement d'en rappeler le souvenir, d'en retracer l'image, ou de faire penser qu'elles subsistent encore, décrète ce qui suit:"

Quel considérant! Comme si un Etat cesse d'être libre, parce que, dans cet Etat, se trouvent de charitables religieux, d'humbles religieuses, vivant dans la pratique de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, dont la mission est de prêcher le Saint Evangile, de prier pour leurs frères, justes et pécheurs; de venir au secours de toutes les misères, de toutes les infirmités; d'enseigner les ignorants, et particulièrement les enfants du peuple, de consoler ceux qui pleurent; de visiter les malades dans leurs demeures ou de les soigner dans les hôpitaux; de servir les prisonniers; de recueillir, dans les maisons de charité, les enfants abandonnés, les orphelins sans asile et les vieillards infirmes!

Les missionnaires de la Compagnie et les Filles de la Sagesse eurent l'honneur d'être nommés dans le premier article du décret qui désignait les congrégations religieuses, dont l'existence empêchait l'Etat d'être libre. Il fallut

bien se soumettre à la force, en quittant le saint habit de la religion, et en cessant de vivre en communauté.

On ne peut voir sans émotion dans l'Histoire de la Congrégation de la Sagesse qu'elle fut, en cette circonstance, et pendant toute ~~la~~ ~~la~~ ~~la~~ la tempête révolutionnaire, la conduite admirable des Filles de Montfort. Nous nous contenterons de dire ici que le 15 septembre 1792, moins d'un mois après que l'assemblée nationale eut décrété la suppression des congrégations religieuses, le Révérend Père Supiot présida la profession de sept novices, qui montrèrent un courage étonnant, en demandant avec instances à être reçues dans la Congrégation de la Sagesse. Quelle énergie chrétienne dans ces coeurs de jeunes filles! Elles ne prendront le saint habit religieux qu'un seul instant, pour le quitter aussitôt, puisque la loi l'exige; mais n'importe! elles auront protesté, en se revêtant de cet habit prohibé, contre la tyrannie de ceux qui ont porté une loi inique. Elles seront religieuses devant Dieu et devant leur conscience,

si elles ne sont pas reconnues comme telles par les hommes pervers. Si elles meurent dans la tempête, au moins elles auront donné leurs cœurs à Jésus-Christ qui les reconnaîtra pour ses épouses. Si l'orage ne brise pas ces jeunes plantes, elles retrouveront le sol béni où déjà elles avaient commencé à prendre racine.

Quelle tristesse pour le supérieur général, quand il se vit obligé, après cette touchante cérémonie de profession, d'annoncer à toutes les soeurs, qui étaient alors au nombre de cent environ dans la maison de St. Laurent, qu'elles étaient libres de rentrer dans leurs familles, ajoutant même que cette mesure devenait absolument nécessaire, attendu qu'il était impossible de rester en grand nombre à la communauté, et qu'il fallait conserver à l'Institut des sujets qui pourraient lui rendre service dans un avenir meilleur. Qu'elle fut cruelle et accompagnée de larmes la séparation qui se fit alors dans la maison de la Sa-

gesse! Mais personne n'eut plus à souffrir que le père de cette ^{famille} religieuse, ~~seul~~ que dispersait la tempête. ~~Leur secours, quand St. Laurent fut~~

Les Soeurs, qui n'avaient pas cinq ans de profession, et ~~qui~~ n'avaient fait, par conséquent, que des voeux annuels, remportèrent leur trousseau du monde. Les autres furent réunies à la lingerie, et se partagèrent tristement le linge qui s'y trouvait; chacune emporta sa part. Plus de soixante religieuses se retirèrent ainsi, en s'abandonnant à la Providence. ~~de St. Laurent~~. Celles, qui restèrent à la communauté, quittèrent l'habit religieux pour se revêtir d'un vêtement séculier. Les plus jeunes furent envoyées à Mortagne et ailleurs; les autres couchaient, pour la plupart, chez ^{des} ~~quelques~~ personnes charitables du bourg de Saint-Laurent. ~~Ilotina, tout fut employé contre la~~

Les Soeurs, ~~qui~~ restées ~~à~~ à la communauté ou dans le voisinage, ne demeurèrent pas inactives; elles eurent occasion de faire éclater leur zèle

le et leur charité de la manière la plus touchante, en soignant indifféremment tous les malades qui réclamèrent leur secours, quand St. Laurent fut devenu comme le quartier-général des malades et blessés royalistes et républicains. Elles se livrèrent aux soins de ces malheureux avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Mais leur charité sans bornes n'était point capable de toucher le coeur des farouches révolutionnaires, qui payèrent leurs services par toutes sortes de mauvais traitements. A Brest, à Nantes, à Rennes, à Orléans, à Poitiers, à La Rochelle, partout où les Filles de la Sagesse faisaient le bien, elles eurent à endurer les plus cruelles persécutions. L'incendie ou la vente de leurs maisons et de leur mobilier, la prison, le carcan, le fer homicide des soldats, le couteau de la guillotine, tout fut employé contre de saintes religieuses, consacrées au soulagement de toutes les misères humaines.

La Révolution obligea bientôt le Révérend

Père Supiot et les autres missionnaires d'abandonner leur demeure. Le supérieur général sentait que son devoir le retenait auprès ~~des dévotion~~ ^{enfants.} ~~des religieuses et malheureuse famille.~~ Il passa les jours de la Terreur, à St. Laurent et dans les environs, caché tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, dans les métairies les moins suspectes, dans les genêts et dans les bois, et surtout dans les rochers qui avoisinent le bourg. Il fut d'un grand secours pour le maintien de la religion dans toute la contrée; il avait reçu, à cet effet, de Monseigneur de Coucy, évêque de La Rochelle, les plus amples pouvoirs. Du fond de sa retraite, il encourageait la vertu, consolait le malheur, et empêchait, autant qu'il était possible, l'effusion du sang.

Les autres missionnaires ne demeuraient pas inactifs. Nuit et jour, ils ne cessaient de s'occuper du salut des âmes, à St. Laurent ou dans les paroisses voisines, où ils étaient obligés de fuir et de se cacher. Leur zèle ne fut jamais plus ar-

Un autre jour, au moment où il entra, avec

dent; Dieu seul a pu connaître tout le bien qu'ils ont fait à cette époque de calamité publique. Plusieurs fois le Père Duguet fut sur le point d'être pris par les républicains qui n'auraient pas manqué de le fusiller, tant ils étaient acharnés contre les prêtres fidèles. Ce missionnaire se trouvait caché à la Rousselière, métairie de la Tessouale, lorsque les patriotes, qui le recherchaient, y arrivèrent inopinément. Par bonheur, un maçon, Baptiste Vigneron, qui travaillait dans ce lieu, les aperçut, avant qu'ils fussent arrivés à la maison. "Monsieur Duguet, crie-t-il, vous êtes perdu; voici les républicains. Montez vite sur mon échafaud." Le Père Duguet, qui était déguisé en paysan, saisit promptement un baquet de mortier, et se met en disposition de faire le manœuvre. Les patriotes pénétrèrent dans la métairie, furettent partout, et, n'y trouvant aucune personne suspecte, se retirent sans faire attention aux maçons qui travaillent à quelques pas d'eux.

Un autre jour, au moment où il entraît, ^{en} avec

habits de campagnard, à la Sablière, métairie de la paroisse actuelle de Loublande, pour avoir des vivres, les républicains s'y présentèrent de leur côté. "Monsieur Duguet, vous êtes pris! s'écria la femme Bibard, en les apercevant; cachez-vous." Mais à peine cette femme a-t-elle prononcé ces paroles que les républicains entrent dans la maison. Sans perdre son sang froid, la femme Bibard apostrophe le prêtre: "Grand fainéant, que fais-tu là? va-t-en bien vite conduire tes bestiaux au champ." Le Père Duguet sort et va se cacher dans un fourré de genêts. Le danger étant passé, la femme Bibard fit de profondes excuses au ministre de Dieu pour l'avoir traité d'une manière si irrespectueuse. On comprend que le missionnaire était loin d'en vouloir à cette courageuse chrétienne, dont la parole irrespectueuse n'avait offensé ni Dieu, ni le prêtre.

Des patriotes, ayant juré de s'emparer du Père Duguet et de le livrer au comité révolutionnaire, lui tendirent une embûche à laquelle il devait

lui être difficile d'échapper. L'un d'eux feignit d'être malade dans sa maison et fit appeler le missionnaire qui, n'écoutant que sa charité, ne balança pas à se rendre à l'appel de cet homme, qui passait pour être un ami de la révolution. C'était la nuit. Quelques autres républicains du pays s'étaient cachés dans l'intention de s'emparer du prêtre au moment où il serait occupé à entendre la confession du prétendu malade. Le missionnaire arrive. On le conduit dans la chambre de celui qui l'avait fait appeler. Mais en approchant de son lit, il s'aperçoit aussitôt que cet homme est mort. "Il n'était pas nécessaire, dit-il, aux personnes présentes de me faire venir auprès d'un cadavre." En effet, le malheureux avait cessé de vivre. Dieu venait de punir, d'une manière épouvantable, un de ceux qui avaient médité l'emprisonnement, peut-être la mort de son ministre. Tous les assistants furent tellement frappés de terreur, en présence de cet événement, qu'ils ne songèrent qu'à gémir.

et à pleurer sur le sort de celui qui n'était plus, et ils laissèrent le missionnaire s'éloigner tranquillement de la maison en deuil.

Dans plusieurs circonstances plus ou moins dangereuses, le Père Duguet eut l'occasion de montrer son sang-froid et son audace. Voici un fait, en particulier, qu'il a souvent raconté lui-même. Une nuit, il devait se rendre, de St. Laurent à St. Amand-sur-Sèvre, pour y dire la sainte messe dans une ferme écartée. Quelques jours auparavant deux cavaliers républicains étaient morts à l'ambulance de St. Laurent. Le missionnaire crut qu'on pourrait utiliser, pour la circonstance, leur équipement et leurs chevaux, restés encore dans l'église, qui servait d'écurie et de corps-de-garde aux soldats de la Révolution.

Il prend avec lui un compagnon de voyage, et tous deux se revêtent des habits militaires qu'ils ont sous la main; ils montent bravement sur les deux coursiers et s'élancent sur la route de Châ-

tillon, où se trouvait Westermann avec son armée. La nuit était belle et la lune brillait d'un ~~vif~~ éclat. Bientôt les deux cavaliers arrivent à une petite distance du premier poste des bleus: "Qui vive? Leur crie-t-on. - Amis! répond le Père Duguet, service pressé." En passant en face du poste qui crût reconnaître deux cavaliers républicains, le missionnaire crie d'une voix forte: "Tenez-vous sur vos gardes, camarades; les brigands pourraient vous tomber sur le dos." Les intrépides et rusés voyageurs traversent Châtillon, sans la moindre difficulté, et descendent rapidement vers St. Amand.

Le bruit, que faisaient deux chevaux marchant à fond de train sur un sol durci, ~~se~~ par une nuit tranquille, arrive de loin aux oreilles de ceux qui faisaient la garde autour de la ferme, où l'on attendait le missionnaire. Bientôt tout le monde est averti de ce qui se passe. On écoute avec stupeur. Evidemment ce sont des cava-

liers républicains qui viennent de Châtillon. Ils doivent être suivis d'un détachement de troupe; peut-être a-t-on a été trahi! Que faire? Tandis que tout le monde se tient prêt à fuir, si le danger menace, une douzaine d'hommes bien armés s'avancent à la rencontre des cavaliers. On se cache derrière les buissons le long d'un chemin creux qui conduit à la ferme. Les cavaliers ont ralenti le pas, car la route est plus difficile. Ils s'approchent sans se douter des hommes en embuscade. "Qui vive!" crie l'un d'eux. - Amis! répond le missionnaire, - Halte-là! on va vous reconnaître." Et les douze Vendéens enveloppent les deux cavaliers, en les tenant en joue. "N'ayez pas peur, leur dit le Père Duguet, c'est moi qui viens vous dire la messe. Nous avons joué à Westermann un joli tour. ~~que nous allons vous montrer~~

Bientôt, l'un des Vendéens tire, de sa poche, une corne de boeuf et donne un signal qui est parfaitement compris par la foule qui se trouve encore à distance. Dans tous les coeurs la joie ^{succède} ~~se~~ ~~pro~~

^à placé l'épouvante. Après la cérémonie de la nuit qui fut des plus édifiantes, les deux cavaliers retournèrent à St. Laurent par le même chemin, employant le même stratagème, qui leur avait si bien réussi.

Au commencement de 1790, le Révérend Père Micquignon ^{avait} envoyé le Père Duchesne à l'hôpital maritime de Brest, afin de soutenir et diriger les Filles de la Sagesse dans les difficultés et les épreuves. ~~quelles ne devaient manquer de venir.~~ Il remplissait, auprès d'elles, les fonctions d'aumônier et de directeur spirituel. Pendant une année, on le laissa assez tranquille dans l'établissement. Mais voilà que tout à coup le digne prêtre est dénoncé, arrêté et mis en prison aux Carmes; c'était le 28 juin 1791. Des amis le réclamèrent et obtinrent sa liberté, le 1er août de la même année, sous la condition toutefois qu'il s'éloignât de Brest. Il se retira ^{alors} dans sa famille, où il fut atteint d'une grave maladie.

Les Soeurs, ne sachant à qui confier leurs plus intimes secrets, se décidèrent à demander leur aumônier aux administrateurs du département, qui, après avoir répondu par un refus formel, finirent par céder à leurs instances. Leur aumônier leur fut rendu, à condition qu'il célébrerait la messe, portes closes, aux heures prescrites par un arrêté du département, et que les étrangers n'y pourraient assister. Mais peu de temps après son arrivée, il fut encore obligé de se cacher, sans toutefois s'éloigner de la maison. Les Soeurs ne parlaient de lui que sous le nom de Soeur Lazare. C'était le nom de l'une d'entre elles. Comme quelques-uns des espions, dont les religieuses étaient entourées, paraissaient avoir découvert que, sous ce nom, on désignait un personnage mystérieux, on changea son nom en celui de Soeur St. Méen.

Les persécutions contre Les Soeurs devinrent de plus en plus violentes, et le P^{ère} Duchesne partagea toutes leurs inquiétudes, toutes leurs

peines et tous leurs dangers. Plusieurs fois, il fut sur le point d'être découvert par les agents de la Révolution qui, nuit et jour, venaient faire des fouilles minutieuses et vexatoires jusque dans les appartements des religieuses. Un jour, surtout, on crut qu'il allait tomber entre leurs mains.

Il venait de dire la sainte messe, et faisait son action de grâces, lorsqu'on entendit heurter à la porte de la chambre, où il se trouvait. La Soeur St. Lazare, pharmacienne, qui était elle-même dans cette chambre, occupée à mettre en place les ornements sacerdotaux, pria les visiteurs d'attendre un instant. Le P^{ere} profita de ce moment pour se coucher dans un lit dont les rideaux étaient fermés. On avait placé, sous le matelas, tous les objets qui avaient servi à la célébration des saints mystères. Une coiffe de femme fut promptement attachée aux rideaux, dans l'endroit le plus apparent. Quand tout fut prêt, la Soeur St. Lazare alla ouvrir la porte, qui était soigneusement fer-

mée à l'interieur. "Pardon, Messieurs, dit-elle aux agents, ~~de la Révolution~~, j'ai toujours quelques pauvres malades dans la maison, et ils me donnent bien de l'occupation."—Cela suffit, dirent les dangereux visiteurs, et ils passèrent outre.

On ne s'en tint pas aux fouilles fréquentes et minutieuses. Un jour, à 8 heures du matin, on vint prévenir la Soeur, qui remplissait les fonctions de supérieure, qu'à 9 heures, on les conduirait toutes en prison au château de la ville. Elle se hâta d'en avertir ses compagnes, afin qu'elles se préparassent à ce triste départ. Le plus difficile était de faire sortir, de la maison, le Père Duchesne et de le mettre en sûreté. On le traversa le mieux qu'on put, et, placé sur une charrette, toute remplie de linge, que l'on conduisait au lavoir, il eut le bonheur de traverser le corps-de-garde, qui était à la porte de l'hôpital, sans éveiller aucun soupçon. Il alla se cacher dans u-

ne maison de Brest, chez la soeur de Monsieur le curé de Landerneau, bien connue dans la ville sous le nom de Grande-Marguerite. Cependant on laissa les religieuses tranquilles. Peut-être avait-on voulu les épouvanter; peut-être aussi, les méchants avaient-ils été obligés de s'arrêter devant l'opposition des médecins et des commissaires, qui, dans l'intérêt des malades, ne pouvaient consentir à éloigner des infirmières, aussi intelligentes et aussi dévouées.

Peu après, le Père Duchesne trouvait le moyen de rentrer dans l'établissement, sans qu'on pût se douter de sa présence, et il continua à rendre service aux Soeurs jusqu'à la fin de la tourmente.

0
++++000++++
0